

Les tons se heurtent et flamboient dans un pêle-mêle exorbitant; les teintes éclatent à l'œil comme un coup de tonnerre; le rouge coudoie le vert, le jaune attaque le bleu; il y a des châles vermillon sur des jupes oranges, des mouchoirs nacarat se croisent sur un corsage lapis-lazzuli. On dirait des milliers de paillettes trotant par les rues.

Toute cette population parle à la fois et parle haut, mais, dans cette tempête de discours criés sur tous les tons, on n'entend jamais sonner un écho de rire. Le rire est ici la cocarde du Français. Les Anglais et les Espagnols fraternisent par la gravité.

Le boulevard des Italiens de Madrid c'est la rue d'Alcala. Comme à Paris, on vit du coin de la rue Grange-Batelière au coin de la rue Mont-Blanc, ainsi à Madrid on vit de la Puerta del Sol au Prado. Tout une capitale s'agit dans un espace de mille mètres à peu près. On ne sait pas ce qui existe hors de là.

A quatre heures, la population oisive, celle qui n'aient naguère l'Espagne, descend à l'Alcala et se promène. Les trois quarts des affaires politiques se traitent là. C'est un peu comme à la salle des Pas-Perdus, au Palais-Bourbon.

Il y a deux classes bien distinctes dans la population de Madrid: celle qui travaille, et qui n'est rien; celle qui parle, et qui est tout. Du café Suisse, le Tortoni d'ici, au Retiro, on hurte à tout pas les deux ou trois cents personnes qui font et défont les constitutions en Espagne.

Ce sont des généraux, des vice-rois, des ambassadeurs, des ministres, des sénateurs, des sous-secrétaires d'Etat, des députés, des brigadiers, des gouverneurs de provinces. Chacun de ceux qui passent l'est, le fut ou le doit être.

En dix minutes vous voyez, dans toute la libre allée des gentilshommes espagnols, les plus brillants orateurs des deux chambres, les plus fameux généraux de la jeune armée, les plus illustres ministres de l'Espagne, tous les héros de sept ou huit révolutions qui ont tour à tour agité la Péninsule. Ceux-là appartiennent au parti progressiste, ceux-ci sont au parti modéré; les uns combattent pour Espartero, les autres pour Isturiz.

Ce beau jeune homme qui marche si fièrement en tortillant sa moustache noire, c'est don Juan de la Pezuela, l'un des trois généraux qui attaquèrent le palais de la reine, lors de la consécration de 1841. Il a le langage et les manières d'un gentilhomme, la loyauté et la bravoure d'un chevalier de la Table-Ronde. Juan Pezuela, qui est maintenant capitaine-général de Madrid, n'est pas seulement un vaillant officier, c'est encore un peintre et un poète remarquable.

Cet autre grand jeune homme qui le salue de la main en passant, c'est le fameux Serrano. Serrano, qui a été ministre suprême, c'est-à-dire le gouvernement tout entier à lui tout seul, est maintenant l'un des chefs de l'opposition. A vrai dire, quand on a été ministre on est de droit chef de l'opposition. Aussitôt que vous voyez l'un de ces qualités, souvenez-vous de l'autre. Sa figure franche, animée, son œil ardent, l'éclat de sa taille, la grâce conquise de ses petites moustaches blondes font de l'homme un des cavaliers les plus séduisants de l'Espagne.

Voici Fernando Fernandez de Cordova, frère de Luis de Cordova, qui battit don Carlos aux journées de Mendigueria et d'Arlaban. A Paris, Fernando Fernandez de Cordova eût passé pour l'un des plus charmants dandies du boulevard de Gand; en Espagne, il a été tour à tour gouverneur et capitaine général de Madrid.

Voici les deux frères Concha, Emmanuel et José; José qui a pacifié la Galice, Emmanuel qui s'est illustré dans la guerre contre don Carlos.

Emmanuel, qui est à présent sénateur, a été capitaine-général de Barcelonne. Dans la nuit du 7 mai, 1841, il était, avec Diego Léon et Pezuela, à l'attaque du palais de la reine. C'est un des officiers les plus braves de l'armée d'Espagne.

Et tenez, ce grand Espagnol, mince, brun et d'une physionomie si vive, qui s'aborde en souriant, c'est l'un des hommes les plus célèbres de Madrid, Salamanca, banquier et vice-président de la chambre des députés. Salamanca a été l'artisan de sa fortune, et il ne s'est pas fait, depuis tantôt cinq ou six ans, un seul mouvement politique où il n'ait joué cette fortune, sa liberté et sa vie.

Quoique banquier, Salamanca aime les arts avec passion. Quand il ne cherche pas à renverser le ministère, il cherche à organiser une bonne troupe d'opéra; le Cirque était ruiné, il a pris le théâtre du Cirque pour satisfaire son goût musical. C'est une fantaisie qui lui coûte deux ou trois cent mille francs par an.

M. Salamanca est un des plus hardis spéculateurs qui soient au monde, et l'un des hommes d'Espagne qui ont l'esprit le plus fin et le plus original.

A quatre pas derrière lui j'ai rencontré M. Fulgoso, gouverneur de Madrid, qui fumait une cigarette. M. Fulgoso est l'un des chefs carlistes qui se sont ralliés au gouvernement de la reine Isabelle, lors du convenio de Bergara.

Plus tard, il prit une part active au mouvement où Diego Léon perdit la vie; son frère, Damaso Fulgoso, y perdit aussi la sienne. Plus heureux, M. Fulgoso s'échappa de la forteresse où il avait été enfermé, et après l'exil il trouva un gouvernement de province.

cinq fois le Capitole. Tous ont été proscrits, tous ont été emprisonnés, tous ont été condamnés à mort. Plusieurs qui se portaient fort bien sont partis pour être fusillés. Lequel n'a pas heurté son tambour du pied? Mais le hasard les a sauvés tant de fois qu'il ne croient plus au danger. Les exilés sont devenus si souvent ministres, et les ministres fugitifs, que tout ce monde incrédule et téméraire joue à la révolution sans peur et sans reproche. Madrid est si bien habituée à cette existence incertaine, que les plus grands périls ne la peuvent déranger de ses plaisirs.

Les Espagnols ne commencent à se croire perdus que quand ils sont tués.

A cette heure du jour, la rue d'Alcala présente un coup d'œil étrange et charmant. Les plus jolies femmes de Madrid, ou il y en a tant, y sont assises ou s'y promènent, toutes ou presque toutes en mantilles avec leurs magnifiques cheveux noirs, une parure de reine, —tordus ou tressés derrière la tête. La plupart d'entre elles portent des noms célèbres dans l'histoire d'Espagne. Elles ont reçu du ciel tout ensemble l'intelligence et la beauté, si bien qu'elles partagent leur temps entre la politique et la galanterie. Elles ont assisté à tant de révolutions qu'elles ont fini par s'entendre aux affaires de l'Etat, et comme elles avaient la beauté, elles ont acquis l'influence.

On s'aborde en riant, on cause, on échange un sourire, une caillade, on s'assoit par groupe, c'est un doux bruit d'éventails et de robes de satin frôlant les dalles; des grandes d'Espagne, ornées et cabrées comme les infantes de Velasquez, saluent de la main des généraux de trente ans. On s'informe de la nouvelle du jour, de la dernière note de sir Bulwer, de la présence de l'amiral Parker à Cadix, du bruit qui court, et les commentaires vont leur train. Combien de choses qui excitent la curiosité à Paris, et font naître vingt articles immenses, ont eu pour résultat, à Madrid, quelques plaisanteries ou quelques méchancetés tout au plus.

Ainsi, de quatre heures à six, l'Espagne qui agit, se promène à la rue d'Alcala à huit heures, on la retrouve au théâtre du Cirque, celui-là même dont M. Salamanca veut faire le rival de notre Académie royale de musique.

Mais tous ces chefs de la nation, ces hommes dont le nom a retenti d'un bout de l'Europe à l'autre, et qui ont, ceux-là l'intelligence de l'homme d'Etat, ceux-ci l'éloquence de l'orateur, tous le courage du soldat, ne croyez pas qu'ils se haïssent les uns les autres. La hache est loin du cœur. On s'attaque à la tribune, on se dispute le pouvoir, on se dispute quand vient l'occasion, on conspire même, et si quelque révolution éclate, par hasard, au besoin peut-être se fusillera-t-on, mais le tout, vraiment, sans animosité aucune, et seulement pour obéir aux principes. Tous ces fiers antagonistes, dans la région politique, sont les meilleurs amis du monde dans la vie privée. Aux cortès, ils se rendent d'une foule de façons, à la rue d'Alcala ils se promènent bras dessus bras dessous. Bien peu même. Si, à l'heure du danger, quand la révolution éparpille les balles dans les rues de Madrid, un des vaincus vient frapper à la porte de son ennemi, le vainqueur l'accueille comme un hôte sacré, le cache, le protège, le défend et l'aide à quitter l'Espagne. Combien n'en a-t-on pas vus qui condamné à mort eux-mêmes ont été assurés la fuite! Dans la politique de ce pays, il y a toujours de l'amour; dans les révolutions, toujours de la chevalerie.

Peut-être pourrait-on affirmer que pour plusieurs des chefs de la nation, la politique est plutôt une distraction qu'une affaire. On s'amuse aux nouvelles, comme on s'amuse à Paris, aux premières représentations. Le repos fatigüe ces imaginations impressionnables et mobiles; aussi toute secousse est-elle la bienvenue. Cela fait que le lendemain ne ressemble pas à la veille, et c'est là un point capital pour les Espagnols de Madrid.

Les choses étant ainsi dans cet étrange et beau pays, j'ai voulu laisser à penser quel bruit a fait la nouvelle tout à coup répandue d'un mariage arrêté entre le duc de Montpensier et l'infante dona Louisa Fernanda. Quelle matière à conversations! On ne s'est plus couché au casino.

Voilà vingt jours que le discours est en permanence à Madrid.

Au demeurant, toutes les grandes discussions ébauchées au casino et continuées aux cortès, se terminent par des paris. Ceci est encore un des caractères de la politique espagnole. On discute d'abord; puis, quand on est à bout de raisonnements, on parle celui-ci pour, celui-là contre l'événement. Et tenez l'autre jour encore, M. Salamanca, n'a-t-il pas parié une calèche à six chevaux, contre M. le duc de Glücksberg, que le mariage de l'infante et de M. le duc de Montpensier n'aurait pas lieu?

Le double mariage, qui déjà fait vivre Madrid d'une vie nouvelle, est venu très à propos dissiper la monotonie politique où s'endormait le casino. Quand on voit l'Espagne au travers des journaux, on s'en fait une étrange, une très fautive idée. On s'imagine, et je ne sais pourquoi, que Madrid est éternellement en proie aux conspirations. Si l'on danse sur un volcan, pour ne servir d'une phrase illustre, il faut croire que le volcan est éteint.

La ville entière court par les rues, joue de la prunelle et de l'éventail, prend le frais nu Prado, va, vient et s'apprête à s'amuser le plus qu'elle pourra aux fêtes royales. On parle un peu moins du comte de Montemolin qui de Cadanero le tauréador, et ce peuple, qui voit dévaler la Plaza-Mayor, y prend un si vif plaisir qu'il ne trouve pas le temps de lire les protestations, d'où qu'elles viennent.

Quant à l'opposition, elle fait son métier d'opposition, et en conscience on ne saurait l'en blâmer. Quel gouvernement représentatif a vécu sans opposition?

La nation, qui est lasse d'agitation, laisse dire

et se réjouit. Le mariage de la reine et de l'infante, c'est la stabilité qui commence pour l'Espagne.

En attendant, on ne danse pas un ballet nouveau au théâtre du cirque, on ne court pas un taureau du côté de la porte d'Alcala, que toute la ville ne soit en rumeur; on oublie tout d'un coup le fils de don Carlos, Cabrera, don Henrique, Espartero, pour ne plus penser qu'à Mme Guy Stephan et à Cuchares.

Le théâtre de M. Salamanca donnera ce soir à ses abonnés la première représentation d'I Lombardi. Les cortès seront aux premières loges, et la politique chahuera ce soir-là.

Les Castillanes—ces belles Castillanes qui ont des yeux de diamant et des lèvres de rubis—choisissent déjà leurs plus petits souliers pour danser au bal de la cour. Elles aiment le duc de Montpensier sans l'avoir jamais vu, tout bonnement parce qu'elles le savent jeune, fier et brave. Or, il m'a semblé que les Castillanes menaient l'Espagne.

Au demeurant, quels plus charmants guides l'Espagne pourrait-elle suivre?

AMÉDÉE ACHARD.

NOUVELLES ETRANGERES

ANGLETERRE.—On écrit de Liverpool que toutes les espérances que l'on avait conçues de renflouer le bateau à vapeur Great Britain pendant les grandes marées d'octobre, sont entièrement évanouies. De nouveaux essais ne pourront maintenant être tentés avant le 3 ou le 4 novembre. Le navire a été poussé plus avant sur le rivage et est maintenant échoué dans le sable dur. On peut se promener alentour, les chevaux et les voitures peuvent également en approcher des deux côtés. On profitera de cette circonstance pour califater le navire et l'alléger autant que possible.

—Les fonds réalisés pour concourir au don national de £100,000 qui doivent être offerts à M. R. Cobden s'élevaient maintenant à £77000.

—Du 1er janvier au 5 octobre, il y a eu à Londres 768 incendies.

IRLANDE.

—Le révérend père Mathew, l'apôtre de la tempérance, descend d'une famille très ancienne du pays de Galles. On dit qu'un de ses ancêtres était Gwythwyd, roi de Carliagan. Sa famille a été alliée à la riche et puissante famille d'Ormond. Lady Elizabeth Mathew, morte en 1842, légua toute sa fortune à un noble Français, le vicomte de Chabot, qui a une illustre parenté en Irlande, mais qui n'est pas du tout du sang des Mathews. C'est ainsi que les domaines de la famille Mathew passèrent à des étrangers. La vicomtesse qui désirait ainsi sa famille, et qui avait adopté et fait élever le père Mathew, l'avait nommé son exécuteur testamentaire. Chargé de faire exécuter un testament qui dépeupillait sa famille, le révérend refusa cette mission. La famille n'a jamais attaqué le testament, et le père Mathew, quoique privé d'une fortune qui lui eût été si utile dans sa mission, ne l'en poursuivit pas moins sans relâche.

EVÈNEMENT A GENÈVE.

Voici, du reste, la délibération du peuple de Genève, réuni sur la place du Molard, délibération prise à l'unanimité: "Les citoyens du canton de Genève, réunis spontanément en conseil général, suivant les bonnes et anciennes coutumes de leur pays, ont décrété ce qui suit: "Le grand conseil est dissous. "La démission du conseil d'Etat est acceptée. "Un gouvernement provisoire, composé de dix membres, sera immédiatement élu par le conseil général. "Un nouveau grand conseil est convoqué pour le 25 octobre. "Le nombre des députés est réduit de moitié. Les collèges électoraux d'arrondissements sont réduits à trois: un pour la ville, un pour les communes de la rive gauche du lac et du Rhône, un pour les communes de la rive droite du lac et du Rhône. "Le pouvoir constituant est conféré à ce grand conseil pour préparer un projet de révision de la constitution, qui sera soumis à la votation du peuple. "La garde soldée sera licenciée. "Tous les départs opérés dans la journée du 7 octobre seront mis à la charge du conseil d'Etat démissionnaire et de l'officier qui commandait en chef la force armée du gouvernement. "Après l'acceptation de cet arrêté, on a présenté à l'assemblée les noms des personnes qui devaient composer le gouvernement provisoire, et sur l'acceptation desquelles elle avait à statuer. Tous ont été nommés à l'unanimité. Ce sont MM. Fazy (James); Rilliet (Louis); Gentin (Léonard); Bordier; Janin (François); Decrey (Balthazar); Castoldi, avocat; Pons; Moulimé; Fontanel, docteur. "Les membres du gouvernement provisoire ont fait afficher une adresse par laquelle ils maintiennent en fonctions les autorités et administrations existantes; les rendant responsables, chacune en ce qui la concerne, du maintien de l'ordre public et de l'exécution de leurs ordres. "Nous conjurons ajoutent-ils, tous les citoyens de maintenir, par leur concours énergique, la paix publique, et de prévenir par là des malheurs dont nous aurions tous à gémir. "Concitoyens de toutes les opinions, ayez confiance en nous et attendez patiemment le résultat de nos délibérations auxquelles nous apporterons toute la promptitude possible. "Ces événements ne peuvent manquer d'avoir un grand retentissement dans toute la Suisse, et de tenir attentives la Prusse, l'Autriche, le Piémont et, nous l'espérons, la France de son côté.

—Une lettre de Constantinople, datée du 23 septembre, nous apprend qu'on venait de recevoir à la Porte la nouvelle d'un avantage considérable remporté par les Circassiens, commandés par Chamyl, sur les Russes. D'après ces nouvelles, la garnison du fort d'Asahseck, situé sur la côte de Abasakh, s'étant trouvée à court de vivres, le gouverneur avait envoyé un détachement de troupes pour s'en procurer dans les environs. Ce détachement aurait rencontré un détachement de troupes de Chamyl, et, après un combat de courte durée, les Russes auraient été forcés de se replier sur leur fort et de s'y renfermer. Les Circassiens auraient aussitôt assiégé la place et ouvert un feu bien nourri contre la citadelle. Le hasard serait venu accroître les chances si éloignées de leur succès. Une meche étant tombée dans le magasin à poudre, une terrible explosion s'en serait suivie, qui aurait coûté la vie à 200 hommes et à 33 officiers russes. Les Circassiens, profitant du débordement, se seraient jetés dans la citadelle, auraient passé au fil de l'épée tous les survivants et démolé la citadelle.

—Le gouvernement russe vient d'ordonner que, dans Varsovie, les enseignes des magasins seraient rédigées en langue russe. Cette mesure a produit une grande sensation, car les marchands ne connaissent pas la langue russe; mais la police fait exécuter l'ordonnance avec rigueur.

—Le coton-poudre du professeur Schonbein, a été soumis à une commission d'officiers anglais appartenant au génie militaire et à l'artillerie. Cette commission, après avoir fait une série d'épreuves et d'expériences sur la puissance de cette poudre avec le fusil et la carabine, a rédigé un rapport extrêmement favorable sur la valeur et l'utilité de cette invention, appliquée aux petites armes à feu. Elle a recommandé que l'on procédât à de nouvelles expériences sur une plus large échelle, afin de reconnaître si le coton-poudre pouvait s'appliquer avantageusement à l'artillerie.

—Un journal espagnol dit que le Roi Louis-Philippe donne au duc de Montpensier et à sa bru, l'habitation, la table, les gens de leur maison, et tout ce dont ils auront besoin dans leurs palais, et, de plus, 2,000 piastres (10,000 fr. environ) par mois. La dot de l'infante, d'après le même journal, est de 56 millions de réaux de veillon, dont 38 millions en numéraire et le reste en bijoux et diamans. Le Roi des Français donne à son fils, après sa mort, une rente de 3 millions.

Les deux mariages se célébreront à l'église d'Atocha: on prépare dix-sept grosses magnifiques pour cette cérémonie. On dit que parmi les cadeaux que la reine doit faire à son fiancé, figureront un collier de la Toison-d'Or, entièrement garni de diamans, une très riche épée à poignée incrustée de diamans, et dont la lame a servi à Charles III, et le bâton de capitaine-général, cette dignité devant être conférée au prince. L'infant don François de Paule doit offrir à sa nièce et reine un éventail en or orné en brillants. L'infant don François de Paule offrir à l'infante Luisa-Fernanda un porte-bouquet d'or enrichi de pierreries.

—Encore une jeune demoiselle du grand monde qui se livre à un elopement comme disent les journaux anglais!

Lady Rose Somerset, quatrième fille du duc et de la duchesse de Beaufort, âgée de dix-sept ans, a disparu de la maison paternelle. Elle a choisi pour cela un moment où ses nobles parents étaient allés rendre visite à sir Charles Morgan, à sa résidence de Tredgar dans le monmouthshire. En partant (par la fenêtre), elle a laissé dans son bouillier une lettre adressée à ses parents. Il paraît qu'elle a pris la route de la frontière d'Ecosse, avec le capitaine Lowell, représentant d'une ancienne famille anglaise, et digne sous tous les rapports de la main de la jeune lady, et qui était même reçu dans la famille sur le pied d'un prétendant avoué; mais il paraît que l'on différait trop le mariage au gré de la jeune lady.

—La ville d'Ajaccio a été le théâtre d'un meurtre commis par une jeune femme de Sainte-Lucie de Tallano contre un caporal aux voltigeurs corses.

Il paraît que, séduite par une promesse de mariage, cette femme avait entretenu une liaison intime avec le caporal Pietri. Le bruit se répandit bientôt dans le village que Pietri la délaisait pour en épouser une autre. Trop fière pour pardonner un pareil outrage, elle forme dessein de se venger. Ayant su que Pietri était à Ajaccio, elle s'y est rendue, armée d'un pistolet. L'homme que poursuivait sa vengeance était absent. Pour mieux l'attendre, elle se plaça aux barrières; sa présence aurait pu lui donner l'éveil: elle se déguisa. Ces dispositions prises, elle attendit. Pietri ne tarda pas à rentrer. A son approche, elle marcha droit sur lui, lui appuya le bout du canon de son pistolet sur son épaule droite, et lâcha la détente.

Mortellement blessé, Pietri tombe, et sa maîtresse, dont le sang-froid ne s'est pas un instant démenti, n'a témoigné d'autre regret que celui de ne l'avoir pas tué sur le coup. On dit qu'elle a exprimé le même regret dans son interrogatoire.

Des nouvelles de l'Inde, expédiées de Bombay le 27 août, viennent d'être apportées de Trieste en Angleterre par le courrier de M. Waghorn. D'après ces nouvelles, le gouvernement de Lahore, au lieu de se raffermir, donne de sérieux embarras au gouverneur-général de l'Inde. La reine-mère et son favori perdent tous les jours de leur influence, et le peuple, continué jusqu'à présent par la présence des troupes britanniques, n'attend que leur départ pour venger ses griefs. Dans la principauté que les Anglais ont créée pour Goulah, la résistance de plusieurs rajahs aux ordres de ce chef a provoqué des troubles qui empêchent l'exécution

du dernier traité stipulé avec l'Angleterre. Aussi le gouverneur-général continue-t-il à augmenter le nombre des troupes de la compagnie échelonnées sur la frontière du Lahore et dans la province nouvellement démembrée de ce royaume. A Ferozepour et à Amballah, on organise des régiments dans lesquels seront incorporés les soldats sikhs licenciés après la dernière campagne. Il est question aussi d'augmenter la garnison de Lahore.

La nouvelle qui présente le plus d'importance, c'est la continuation des hostilités entre le viceroy de Lahore et le gouvernement de Moultan, et l'intervention projetée de l'Angleterre dans cette querelle. Le résultat de cette intervention sera, dit-on, l'annexion de Moultan aux possessions britanniques. La position de cette ville vers le sommet du triangle formé par le confluent des cinq fleuves du Pendjab, et dominant la navigation sur l'Indus moyen, en rend l'acquisition très désirable à la compagnie. Elle raffermirait et développerait la conquête du Seinde et ajouterait une nouvelle province, riche et commerçante, aux domaines immenses de l'Angleterre dans l'Inde.

Une autre intervention qui aura des résultats à peu près analogues se prépare de loin pour le pays du Nizam, situé dans le centre de la péninsule indienne à l'ouest de Madras et de Pondichéry. Les désordres financiers en seront la cause ou le prétexte.



LA REVUE CANADIENNE.

MONTREAL, 13 NOVEMBRE, 1846.

LE MEXIQUE.

Santa-Anna et son armée marchait sur Monterey, aux dernières nouvelles qui nous arrivent des Etats-Unis. En attendant que les troupes Mexicaines et Américaines en viennent de nouveau aux mains, nos lecteurs nous auront été de leur faire connaître l'état du Mexique, de ce malheureux pays, qui semble menacé dans son existence même.

Peu de nations ont présenté au monde un aussi triste spectacle. Après trois tentatives inutiles pour conquérir son indépendance, le Mexique, délivré enfin du joug de l'Espagne, se constitue en nation libre, proclame empereur, en 1821, son libérateur hurlé, qu'il condamne à l'exil quelques mois après et fait fusiller en 1824.

République à partir de cette même année, le nouvel état ne cesse d'être déchiré par les plus sanglantes réactions. Le général Victoria est élu président en 1824; aussitôt le général Bravo se révolte. Pedraza remplace Victoria en 1828, et à peine a-t-il étouffé la rébellion de Santa-Anna qu'il est lui-même renversé en 1829. Guerrero, qui ensuite occupe le pouvoir, est mis à mort en 1831. Bustamente, nommé président, est chassé en 1833 par Santa-Anna et fait place à Pölrza. Santa-Anna arrive enfin à la présidence en 1834. Fait prisonnier par les Texiens, il a pour successeur Bustamente, que le général Urréa dépose en 1840 au profit de Gomez-Farias. Bustamente ressaisit le pouvoir au bout de quelques mois et est obligé de le céder, en 1841, à Santa-Anna, qui, dépossédé en 1844 par Paredes, puis hanni du Mexique, vient d'être rappelé par ses concitoyens.

Une des principales causes de cet état permanent de révolutions est sans doute la composition hétérogène de la population du Mexique. Ce pays compte à peine 8 millions d'habitants, sur lesquels près de cinq millions sont Indiens. Les trois autres millions sont divisés par classes, suivant l'origine de la couleur. A la tête de ces classes se trouvent les Espagnols, ensuite viennent les mulâtres, les yambos, descendants des Indiens et des Nègres; les mestizos ou métis, nés des blancs croisés avec les Indiens, et les sometés, produits par divers mélanges.

La population d'origine espagnole est elle-même partagée en deux catégories: l'une, peu nombreuse, se compose des grandes familles qui restèrent au Mexique après qu'il se fut affranchi de la domination de la métropole. Elle l'emporte par la richesse territoriale, l'influence religieuse et le savoir. L'autre fraction comprend les créoles mexicains, qui se prétendent les véritables représentants de la nationalité et jouissent de l'influence politique et du pouvoir civil.

Les moyens de défense dont le Mexique peut disposer sont presque nuls. C'est à peine si pendant sa présidence Santa-Anna avait pu rassembler, après de grands efforts, 20,000 soldats mal vêtus et armés de mauvais fusils anglais. La marine de guerre n'est pas sur un meilleur pied: deux pyroscaphes, trois bricks-goëlettes garde-côtes, des bâtiments hors de service, composent, en 1844, toutes les forces navales mexicaines.

Les revenus du Mexique, qui, sous la domination espagnole, dépassaient 20 millions de piastres, ne s'élevaient pas aujourd'hui à 15 millions. Les dépenses excèdent 18 millions de piastres, sur lesquels l'armée absorbe 13 millions. La dette intérieure est de plus de 14 millions, et la dette étrangère est énorme. Le Mexique doit à l'Angleterre 10 millions 700,000 liv. st. (270 millions de fr.). Les Français sont créanciers pour environ 5 millions de francs 60